

LA RHETORIQUE COMME ART DE CONVAINCRE CHEZ LES SOPHISTES

Hyppolite Pacôme OUEFIO

Ouefio381@gmail.com

Abdon Nadin LIANGO

liangoabdonnadin@yahoo.fr

Université de Bangui

Submitted : 2026-05-11

valued : 2026-06-15

validated : 2026-06-30

Résumé :

La rhétorique est définie par les sophistes comme l'art de persuader par le discours. C'est une technique d'argumentation et d'éloquence dont le but est d'agir sur l'auditoire pour susciter l'adhésion, indépendamment de la recherche d'une vérité absolue. Elle se concentre sur l'efficacité et l'art de faire triompher un point de vue.

C'est en opposition avec la sophistique que Platon définit la parole philosophique. Pour un philosophe comme Socrate, la parole est un moyen d'enquêter sur la vérité ; c'est pourquoi le philosophe cherche à convaincre par des arguments son interlocuteur au cours d'un dialogue en faisant usage de la raison. La philosophie se définit par la dialectique, cet art du dialogue qui vise, au moyen de questions et de réponses, à connaître ce qui est. Au contraire, la parole est pour le sophiste un instrument de pouvoir ; le sophiste cherche à persuader, en se concentrant sur les émotions de son auditeur et en cherchant à le flatter ou à l'embarrasser, à l'aide de longs et beaux discours qui témoignent de son éloquence.

L'art de la parole sophistique est celui de la rhétorique, cet ensemble de procédés codifiés permettant d'obtenir un effet désiré chez l'auditeur. Dans le *Protagoras*, Socrate déjoue ainsi par l'ironie cette ivresse de la parole sophistique, jugée irrationnelle par sa portée affective.

Pour Platon, la rhétorique sophistique est une forme de manipulation, un jeu de mots qui sollicite les sens et les émotions tout en s'éloignant du réel. Le sophiste est un artisan du discours capable de produire la vraisemblance ou ce qui paraît vrai, mais non la vérité elle-même. Cette pratique, centrée sur la persuasion plutôt que sur la sagesse, menace l'âme en la détournant du bien et en la retenant dans le monde des apparences.

Aristote, le disciple de Platon, propose une synthèse remarquable et souligne que la rhétorique n'est pas l'opposé de la philosophie, mais son alliée pratique. Elle permet à la raison d'être efficace dans l'espace public, en rendant possible la communication du vrai de manière accessible et convaincante.

Mots-clés : rhétorique, art, philosophie, sophiste, dialectique.

Abstract : *The Sophists defined rhetoric as the art of persuasion through speech. It is a technique of argumentation and eloquence aimed at influencing the audience to secure their assent, irrespective of any quest for absolute truth. It focuses on effectiveness and the art of ensuring a particular viewpoint prevails.*

Plato defined philosophical discourse in opposition to Sophistry. For a philosopher like Socrates, speech is a means of inquiring into the truth; consequently, the philosopher seeks to convince his interlocutor through reasoned argument during a dialogue. Philosophy is defined by dialectic the

art of dialogue that aims, through question and answer, to understand the nature of reality. Conversely, for the Sophist, speech is an instrument of power; the Sophist seeks to persuade by focusing on the listener's emotions flattering or discomfiting them through long, eloquent, and beautifully crafted speeches.

The Sophistic art of speech is rhetoric: a set of codified techniques designed to elicit a specific effect in the listener. In the Protagoras, Socrates uses irony to counter the intoxicating nature of Sophistic speech, which he deems irrational due to its emotional appeal.

For Plato, Sophistic rhetoric is a form of manipulation a play on words that engages the senses and emotions while distancing itself from reality. The Sophist is a craftsman of discourse capable of producing plausibility or the appearance of truth but not the truth itself. This practice, centered on persuasion rather than wisdom, endangers the soul by diverting it from the Good and keeping it trapped in the realm of appearances. Aristotle, Plato's disciple, offers a remarkable synthesis and emphasizes that rhetoric is not the opposite of philosophy, but its practical ally. It enables reason to be effective in the public sphere by making it possible to communicate the truth in an accessible and convincing manner.

Keywords : Rhetoric, art, philosophy, sophist, dialectic.

INTRODUCTION :

Dans l'antiquité, la rhétorique s'intéressait à la persuasion dans des contextes publics et politiques, comme les assemblées et les tribunaux. À ce titre, elle s'est développée dans les sociétés ouvertes et démocratiques avec des droits de libre expression, de libre réunion et des droits politiques pour une partie de la population, dans la société démocratique athénienne. Les théoriciens grecs et latins de la rhétorique ont formalisé la discipline, tant sur le plan pratique que sur le plan théorique et principalement au sein de la sphère politique et judiciaire.

Dès les origines, la rhétorique a un versant pratique et un versant théorique ou philosophique. D'un côté, elle s'est constituée en ensemble de recettes se mettant à la disposition de l'orateur ou de l'écrivain, au sein des débats judiciaires ou politiques ; mais très tôt, elle a mobilisé des questions théoriques de première importance.

En effet, elle situe son action dans le monde du « possible » et du « vraisemblable ». Elle se prononce sur l'opinion, non sur l'être ; elle a sa source dans une théorie de la connaissance qui se fonde sur le vraisemblable, le plausible et le probable, non sur le vrai et la certitude logique.

Rappelons que la rhétorique en tant que discipline autonome naît vers 465 av. J.-C. en Grèce antique lorsque deux tyrans siciliens, Gélon et Hiéron, ont déporté les populations de plusieurs cités sicéliotes à Syracuse ou réinstallés dans d'autres villes. Les natifs de Syracuse se soulevèrent démocratiquement et voulurent revenir à l'état antérieur des choses, ce qui aboutit à d'innombrables

procès de propriété. Ces procès mobilisèrent de grands jurys devant lesquels il fallait être éloquent. Cette éloquence devint rapidement l'objet d'un enseignement dispensé par Corax et Tisias, sophistes et rhéteurs enseignants de la persuasion.

La rhétorique fut ensuite rendue populaire au V^e siècle av. J.-C. par les sophistes, rhéteurs itinérants qui en donnaient des enseignements. L'objet central de leur préoccupation était l'éthos et le pathos, ils laissaient de côté le logos car pour eux la fonction du langage est de persuader et non pas d'expliquer.

Les sophistes les plus célèbres furent Protagoras, Gorgias Prodicos de Céos et Hippias d'Élis. Ils s'adressaient à quiconque veut acquérir la supériorité requise pour triompher dans l'arène politique » explique Henri-Irénée Marrou, dans *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*. Les sophistes sont en effet des enseignants réputés qui ont été les premiers à répandre l'art rhétorique (Henri-Irénée Marrou, 1948).

Bien que très appréciés, les sophistes furent aussi l'objet de critiques sévères, notamment de la part de Socrate et de son disciple Platon. Car, Platon percevait dans la rhétorique sophistique un risque éthique et épistémologique. Aristote, quant à lui, va développer une synthèse remarquable entre la philosophie et la rhétorique. Ainsi, naquit la dialectique comme une réponse critique à la rhétorique des sophistes. Si la rhétorique visait d'abord à persuader l'interlocuteur indépendamment de la vérité de ce qui était dit, la dialectique, quant à elle, se présenta comme l'effort philosophique pour dévoiler ce qui se cache derrière les opinions et les contradictions humaines. Elle représente le mouvement de la raison qui cherche à atteindre le réel au milieu des apparences et des discours trompeurs.

1 La puissance de la rhétorique

Dans la Grèce antique, la parole était à la fois un instrument de pouvoir et un moyen de rechercher la vérité. Le Ve siècle av. J.-C., connu comme le « siècle de Périclès », vit l'essor de la démocratie athénienne. Dans ce contexte, le *logos* occupa une place centrale dans la vie publique. C'est par la force du discours que les citoyens persuadaient, délibéraient, défendaient des causes et gravissaient les échelons politiques.

C'est dans cet environnement que la rhétorique acquit sa notoriété comme art suprême. Pour beaucoup, maîtriser la parole équivalait à posséder sagesse et pouvoir. Mais cette même valorisation suscita des questions profondes.

Les décisions politiques se prenaient à l'agora ou assemblées populaires où tout citoyen avait le droit et même le devoir d'exposer et de défendre ses opinions. Dans ce cadre, bien parlé n'était pas une vertu d'ornement, c'était une condition de survie politique.

C'est là qu'apparaissent les sophistes précités. Maîtres itinérants, ils formaient les jeunes Athéniens à la maîtrise de la parole et de l'argumentation, généralement contre rémunération. Pour eux, la rhétorique n'était pas seulement une technique, mais l'apogée de la sagesse pratique, car elle permettait de convaincre à l'assemblée et d'influencer les décisions collectives, de remporter des litiges en justice en accusant ou en se défendant et de se distinguer dans la vie publique en gagnant prestige et pouvoir.

En effet. Des figures comme Gorgias étaient des orateurs célèbres qui ont professionnalisé la rhétorique, la rendant indispensable dans la démocratie athénienne, malgré les critiques philosophiques. Protagoras, l'un de leurs plus grands représentants, formula la célèbre maxime : « L'homme est la mesure de toutes choses : de celles qui sont en tant qu'elles sont, et de celles qui ne sont pas en tant qu'elles ne sont pas. »(Platon, 1990)

Cette affirmation exprime une vision relativiste : en ce sens qu'il n'existe pas de vérité absolue indépendante de la perception humaine ; ce qui importe, c'est la manière dont les hommes jugent et perçoivent les choses. Il convient de noter que les points clés du sophisme étaient, entre autres : l'Art de la persuasion, le relativisme, les Techniques rhétoriques Et l'Éristique ou l'art de la controverse.

Ainsi, la rhétorique acquit un statut de souveraineté, si deux orateurs, défendant des thèses opposées, la persuasion ne dépendait pas de la vérité objective, mais de l'habileté discursive. La valeur suprême n'était pas l'adéquation au réel, mais la capacité de à modeler les opinions.

Pour les sophistes, la sagesse consistait donc à savoir persuader. Une sagesse utile, pragmatique et immédiate, ajustée aux exigences de la vie politique et sociale de la cité étant l'art de la persuasion, la rhétorique était conçue comme un outil de pouvoir politique et social dans la Grèce antique. En enseignant comment faire prévaloir n'importe quelle thèse via le discours, les sophistes ont transformé la parole en instrument de domination, détachant la vérité de la persuasion pour se concentrer sur l'efficacité argumentative.

Ces derniers enseignaient l'éloquence pour séduire les foules, utiliser des figures de style et structurer des arguments puissants, notamment dans le cadre démocratique athénien où la prise de parole était cruciale.

En se fondant sur l'affirmation de Protagoras « l'homme est la mesure de toutes choses », impliquant que toute vérité est relative et qu'il est possible de défendre deux thèses contraires avec autant de succès, la rhétorique devenait un rapport de force, permettant de défendre ses intérêts, de gagner des procès ou d'influencer la cité, indépendamment de la moralité.

Les sophistes ont ainsi rendu l'art de la parole accessible contre rémunération, transformant la compétence oratoire en un atout majeur pour les élites politiques. La rhétorique n'est pas seulement un art de bien parler, c'est l'instrument suprême du pouvoir dans la cité démocratique. En l'absence de vérité absolue, la parole devient une « arme » capable de façonner la réalité sociale. La devint ainsi un instrument de domination, une dimension purement pragmatique.

La toute-puissance du logos implique selon Gorgias que la parole est un « puissant souverain » qui, par un corps minuscule, accomplit des actes divins. Elle peut éblouir, émouvoir et contraindre l'auditoire. Le pouvoir appartient à celui qui sait « rendre plus forte la cause la plus faible », imposant son opinion comme la meilleure pour la cité.

L'essor des sophistes est indissociable de la démocratie athénienne où la parole est la clé du succès politique.

Les sophistes cherchent à persuader, en se concentrant sur les émotions de leur auditeur et en cherchant à le flatter ou à l'embarrasser, à l'aide de longs et beaux discours qui témoignent de leur éloquence. Tout était discutable et en dehors de la parole, aucune réalité absolue ne pouvait servir d'arbitre aux débats.

Hegel, dans ses *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, souligne le rôle décisif joué par les sophistes dans l'histoire de la pensée : « les sophistes sont les maîtres de la Grèce, c'est par eux que la culture proprement dite y est venue à l'existence. Ils ont pris la place des poètes et des rhapsodes qui étaient auparavant les maîtres universels » (Hegel 2000). Les sophistes condensent en effet de nombreux traits de la réforme culturelle qui agite la Grèce au siècle de Périclès. Leur pragmatisme se ferait l'écho de l'essor d'une rationalité pratique érigeant l'efficacité au rang de critère de vérité

D'un point de vue politique et judiciaire, la chute des tyrannies et la naissance de la démocratie, expliquait le succès des sophistes. Au moment où le pouvoir n'appartenait plus à un seul homme mais dépendait d'un consensus, obtenu lors d'assemblées au cours desquelles les orateurs semblables et égaux disposait d'un même temps de parole, la maîtrise du discours devenait essentielle. C'est d'abord en un sens politique que les sophistes sont les « maîtres » de la Grèce,

en enseignant l'art de bien parler, ils professaient également l'art de bien administrer ce tissu de discours entremêlés qu'est la cité démocratique.

Sous la démocratie pointait en effet une aristocratie de la parole, puisque le pouvoir appartient en dernière instance à ceux qui sont les plus efficaces dans le maniement du verbe. C'est pourquoi les sophistes pouvaient bien, en un sens, être les nouveaux « maîtres » de la Grèce, se contentant d'occuper la place laissée vide par les poètes et les devins.

Cette réforme politique s'accompagna également d'une véritable révolution philosophique. En effet, les sophistes, en ne se préoccupant pas d'enseigner un contenu particulier (le bien et le vrai étant bigarrés, variables selon les cités) mais une méthode qui offrait justement à chaque citoyen l'opportunité de défendre en toute autonomie ce qu'il tenait pour vrai ou juste. C'est alors en un sens cette fois-ci pédagogique que les sophistes peuvent être dits les « maîtres » de la Grèce, dans la mesure où ils enseignaient à leurs élèves non pas ce qu'ils devaient penser, mais comment exprimer et défendre ce qu'ils pensaient personnellement de la manière la plus habile.

Dès lors, si l'on peut considérer à bon droit que la parole sophistique puisse être liberticide, pouvant dissimuler des formes archaïques de pouvoir et faisant courir à la pensée le risque de se détruire, il faut aussi souligner qu'elle fut libératrice, en faisant souffler sur la Grèce un vent d'indépendance et d'esprit critique.

2. La méthode socratique s'oppose à la rhétorique sophistique

Il convient de rappeler que Socrate vécut une période d'intense effervescence intellectuelle à Athènes, lorsque la rhétorique et le relativisme sophistiques dominaient l'espace public du débat. Alors que les sophistes enseignaient l'art de remporter les discussions par des techniques de persuasion souvent dissociées de la vérité, Socrate proposa une voie opposée, l'enquête rationnelle et la connaissance de soi (Rossetti L. *La Rhétorique des sophistes* 1984)

Par sa vie et sa méthode, il rompit avec l'enseignement payé et superficiel, il ne faisait pas payer ses dialogues et n'offrait pas de recettes toutes faites. Son intérêt n'était pas la victoire oratoire, mais l'éveil de la conscience critique en lui-même et chez les autres.

Dans le *Protagoras*, Socrate déjoue ainsi par l'ironie l'ivresse de la parole sophistique, jugée irrationnelle par sa portée affective, après un long discours de Protagoras. Alors que les auditeurs charmés applaudissaient le sophiste, Socrate l'invita à abrégé ses réponses car sa mémoire est, dit-il, bien trop faible pour retenir tout ce qui a été dit. L'exigence de brièveté, qui coupe l'élan de la digression, est en effet liée à la nature même de l'exercice de la pensée rationnelle : on ne

progresses que pas à pas dans le dialogue philosophique, en tenant compte des acquis de chaque étape comme dans une démonstration scientifique. (Bayonas A, 1967).

Si du côté du sophiste, la parole serait confisquée et n'afficherait sa puissance que de manière asymétrique dans d'interminables monologues persuasifs, du côté du philosophe la parole serait partagée et sa prise régulée au nom de la réciprocité et de la pertinence dans une quête dialogique de la vérité.

C'est ainsi que naquit la maïeutique, terme grec signifiant « art d'accoucher ». Inspiré par le métier de sage-femme de sa mère, Socrate comparait sa méthode à l'aide apportée à autrui pour « mettre au monde » une vérité déjà latente dans son âme. La maïeutique ne se réduit donc pas à une suite de questions ; elle constitue un processus pédagogique et existentiel.

Par l'interrogation, l'interlocuteur est conduit à reconnaître la fragilité de ses certitudes, à affronter ses contradictions et, finalement, à reconstruire sa pensée sur des bases plus solides.

La méthode socratique se déployait en deux moments complémentaires : l'ironie et la maïeutique proprement dite. Dans le premier, Socrate feignait l'ignorance d'où sa maxime « *Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien* » pour désarmer l'orgueil intellectuel de l'interlocuteur et l'amener à exposer spontanément ses opinions. Venait ensuite la phase maïeutique : par des questions soigneusement formulées, il faisait apparaître les incohérences de ces opinions et guidait le dialogue vers une purification de la pensée. Ainsi, le savoir ne se transmettait pas de l'extérieur, il naissait de l'intérieur par la réflexion et l'effort rationnel du sujet.

Les conséquences de cette méthode furent profondes pour la philosophie comme pour l'éducation. En faisant du dialogue un instrument de quête de la vérité, Socrate posa les bases de l'éthique rationnelle occidentale et inspira une tradition tournée vers l'examen de la conscience et la formation morale de l'homme. Sa pratique dialogique inaugura une nouvelle conception du savoir, pas imposé par l'autorité, mais conquis par la raison et le dialogue.

Platon, son disciple, fut le grand artisan de l'enregistrement et de la systématisation de cet héritage, transformant la maïeutique en méthode philosophique guidant l'ascension de la pensée du sensible à l'intelligible.

La maïeutique enseigne que le savoir authentique naît du questionnement et de l'humilité intellectuelle. Reconnaître que « nous ne savons rien » n'est pas faiblesse, mais premier pas vers la sagesse.

Dans l'Athènes du Ve siècle av. J.-C., Socrate et les sophistes jouèrent un rôle central dans la transformation de la vie culturelle et politique. Tous deux occupaient les espaces publics de la

cité en particulier l'agora, enseignant et débattant avec des jeunes désireux de comprendre le monde et la condition humaine (Bollack J, 1963).

Cette coïncidence de lieux et en apparence de méthodes, amena nombre d'Athéniens à voir en Socrate un maître de parole parmi d'autres. Pourtant, sous cette ressemblance apparente se cachait une différence décisive : les sophistes faisaient de l'éloquence un art de la persuasion, tandis que Socrate faisait de la parole un instrument de recherche de la vérité.

En effet, si Socrate partageait avec les sophistes l'usage du dialogue et de l'argumentation, son but n'était pas de convaincre, mais de comprendre. Il ne vendait pas son enseignement ni ne promettait de succès politique ; il parcourait la cité en dialoguant gratuitement avec quiconque voulait penser. Son propos était éthique et spirituel, à savoir : amener l'interlocuteur à examiner son âme, à reconnaître son ignorance et à chercher une vie guidée par la raison et la vertu. Tandis que les sophistes formaient des orateurs, Socrate formait des consciences.

Dans les dialogues platoniciens, cette opposition devient manifeste, notamment dans des ouvrages comme *Gorgias*, *Protagoras* et *Hippias majeur*, Platon montre Socrate affrontant les sophistes, démontant leurs arguments et révélant les contradictions de leurs discours. Le contraste est net, les sophistes parlent à la foule ; Socrate parle avec l'individu. Les premiers recherchent l'adhésion des masses ; le second, la connaissance de soi. Pour les sophistes, la parole est un moyen de pouvoir ; pour Socrate, elle est le chemin de purification de l'âme.

Cependant, cette distinction claire pour la postérité ne l'était pas autant pour les contemporains de Socrate. Beaucoup confondaient son ironie et sa virtuosité argumentative avec les techniques sophistiques. Son refus de fournir des réponses toutes faites et son obstination à tout questionner paraissaient provocants. Dans une société ébranlée par des défaites militaires, l'instabilité politique et la défiance envers les institutions, le philosophe fut perçu avec suspicion. La liberté de pensée qu'il prônait semblait menacer les traditions religieuses et morales de la cité.

Ainsi, la condamnation de Socrate ne peut être imputée aux sophistes, mais au tribunal populaire athénien lui-même. Accusé de corrompre la jeunesse et d'introduire de nouveaux dieux, il fut la victime d'une démocratie en crise, hostile à la critique et à la réflexion. Le philosophe devint le bouc émissaire d'une cité qui, après la guerre du Péloponnèse, cherchait à restaurer un ordre moral perdu. Sa mort scella symboliquement le conflit entre la pensée libre et l'opinion collective, entre philosophie et rhétorique.

Paradoxalement, cette condamnation renforça sa différence avec les sophistes. En acceptant la mort au nom de la vérité, Socrate montra que sa quête n'était pas un jeu de mots, mais un

engagement existentiel. Tandis que les sophistes enseignaient l'art de vaincre dans la joute oratoire, lui enseignait l'art plus difficile, de se vaincre soi-même et soumettre ses propres croyances à l'épreuve de la raison. C'est dans cette fidélité au vrai jusque devant la mort que Socrate se distingue à jamais et inaugure la philosophie comme vocation morale et chemin de libération intérieure.

3. Critique platonicienne de la rhétorique

Après la mort de Socrate, Platon s'attacha à transformer l'héritage du maître en un corps philosophique systématique. Si, chez Socrate, la dialectique était une pratique vivante de questions et de réponses dans la cité, elle devient, chez Platon, une méthode rigoureuse d'ascension intellectuelle et morale. Le philosophe athénien comprit qu'il ne suffisait pas de réfuter les sophistes, il fallait structurer rationnellement la différence entre persuasion apparente et véritable connaissance. De là, naquirent la critique platonicienne de la rhétorique et la consolidation de la dialectique comme voie d'accès à la vérité.

Pour Platon, la rhétorique sophistique est une forme de manipulation, un jeu de mots qui sollicite les sens et les émotions tout en s'éloignant du réel. Le sophiste est un artisan du discours capable de produire la vraisemblance ou ce qui paraît vrai, mais non la vérité elle-même. Cette pratique, centrée sur la persuasion plutôt que sur la sagesse, menace l'âme en la détournant du bien et en la retenant dans le monde des apparences. Cette critique est formulée dans le *Gorgias*, où Platon compare la rhétorique sophistique à la cuisine : la rhétorique procure du plaisir non la santé, elle satisfait sans nourrir. La rhétorique est donc un art d'imitation, dépourvu de fondement rationnel (Platon, 1967).

Platon élève la dialectique au rang de véritable science du discours, l'épistémè qui conduit l'intellect des ombres du sensible vers la lumière de l'intelligible. Dans le *Phèdre*, il affirme que la parole n'est légitime que guidée par la vérité et la justice et que le véritable orateur est celui qui connaît l'âme de l'auditeur et cherche à l'orienter vers le bien. Ainsi, la rhétorique n'a de valeur que subordonnée à la dialectique, elle cesse d'être instrument de manipulation pour devenir moyen de dévoilement (Platon, 1989).

La dialectique, chez Platon, a donc un double rôle : épistémologique et éthique. Sur le plan du savoir, elle est la méthode par laquelle la raison dépasse les opinions et atteint les Idées, les réalités éternelles et immuables constituant l'être véritable. Sur le plan moral, elle est le processus de

purification de l'âme, la libérant des illusions sensibles afin qu'elle contemple le Bien ou l'Idée suprême. La dialectique n'est pas seulement un exercice logique, c'est un chemin spirituel.

Platon inaugure ainsi la distinction entre discours vrai et discours persuasif, entre le logos qui éclaire et le logos qui séduit. Sa critique n'est pas seulement philosophique, mais aussi politique : en avertissant des dangers de la manipulation de la parole, il dénonce le risque d'une démocratie guidée par des orateurs qui parlent pour plaire aux foules, sans engagement envers le juste et le vrai.

En systématisant la critique socratique, Platon fait de la dialectique l'instrument suprême de la philosophie, un art qui ne cherche pas à vaincre l'autre, mais à élever les interlocuteurs à la contemplation de la vérité. Si les sophistes avaient fait de la parole un moyen de pouvoir, Platon lui rendit sa dignité d'être le reflet de l'ordre rationnel de l'être.

Dans la pensée de Platon, la dialectique est plus qu'une technique argumentative : elle est le chemin même par lequel l'âme s'élève du monde sensible au monde intelligible. Par elle, l'esprit humain monte du particulier à l'universel, de la simple opinion au savoir, de l'apparence à l'essence. C'est un processus de purification intellectuelle où la vérité ne s'impose pas, mais se découvre progressivement, à mesure que les idées se dépurent dans la confrontation rationnelle.

Cette conception élevée a toutefois ses racines dans l'exercice quotidien des dialogues socratiques. Dans ses conversations, Socrate ne cherchait pas à vaincre un adversaire, mais à examiner les idées jusqu'à ce que seul subsiste ce qui résiste à la critique. Le dialogue devenait ainsi un champ d'enquête partagé où chaque argument était mis à l'épreuve et chaque contradiction une occasion d'apprentissage.

Le sophiste cherche à vaincre ; le philosophe cherche à convaincre non par l'imposition, mais par la raison. Tandis que le sophiste fait de la parole un instrument de pouvoir, le philosophe en fait un moyen d'éclaircissement. En systématisant cette distinction, Platon donne forme théorique à ce que Socrate avait incarné en pratique : la dialectique comme exercice rationnel par excellence, par lequel la pensée humaine s'approche du vrai grâce au dialogue, au doute et à la réflexion partagée. Pour Platon la rhétorique chez les sophistes est une contrefaçon de la politique, une manipulation de la Vérité : le sophiste est un "marchand de connaissances" qui préfère l'apparence du bien à la connaissance réelle. La rhétorique est une flatterie. Aussi, Platon n'avait-il pas d'estime pour la rhétorique dans la mesure où pour lui, la rhétorique s'oppose à une autre discipline, bien plus honorable qui est la philosophie. Platon partait du principe qu'il existe une Vérité et que celle-ci est accessible aux êtres humains. En y consacrant tous leurs efforts, les individus peuvent tendre

vers la découverte du Bien, du Beau et du Juste. Ils ont pour cela, à leur disposition, un outil remarquable : le dialogue. En confrontant leurs pensées, en mettant en commun leurs informations et leurs raisonnements, ils pourraient parvenir à dégager des connaissances véritables. Tel serait l'objet, noble, de la philosophie.

Le disciple de Socrate se méfie des discours d'assemblée où les auditeurs assistent, passifs et silencieux, et leur préfère à l'affrontement entre quelques individus. Dans un tel débat, les orateurs ne dialoguent pas, ils s'affrontent, pourfendent leurs adversaires, ridiculisent leurs contradicteurs et récoltent le triomphe. On comprend dès lors qu'ils soient soumis à une tentation constante, celle de tout faire pour s'imposer. Et tant pis si cela implique de charmer les auditeurs ou de s'adresser à leurs bas instincts ; de ne leur dire que ce qu'ils veulent entendre. Tant pis si cela implique d'abandonner la Vérité, pour se contenter de la victoire. Apprendre à convaincre, sans se soucier de ne savoir pourquoi ni comment l'on emporte la conviction, tel serait l'objet, vil, de la rhétorique. Dans le *Gorgias*, cette pensée est développée avec une image marquante. La rhétorique serait, au fond, pareille à la cuisine. Pour Platon, le cuisinier est celui qui se préoccupe uniquement de flatter le palais, sans s'embarrasser de ce qui est réellement bon pour le corps. De la même manière, la rhétorique aurait pour seul souci de flatter les esprits, sans s'encombrer de ce qui est réellement bon pour les hommes ou pour la cité (Platon, 1967).

4 De rhétorique comme extension de la dialectique selon Aristote

Avec Aristote, science, dialectique, rhétorique cessent d'être confondues ou opposées de manière absolue ; elles occupent des positions complémentaires au sein d'une même hiérarchie du savoir. Aristote distingue trois formes fondamentales de discours rationnel. La science est le savoir démonstratif, fondé sur des principes nécessaires et universels, capable de produire des conclusions vraies et indiscutables. C'est le domaine de la certitude, obtenu par la démonstration logique. La dialectique est le raisonnement qui opère sur le vraisemblable, ce qui est probable et généralement admis, servant d'instrument pour examiner les opinions, éprouver des hypothèses et s'approcher de la vérité. C'est une méthode critique qui interroge les croyances communes afin de les épurer. Enfin, la rhétorique est l'art de persuader, c'est-à-dire d'adapter le discours aux circonstances, au public et au sujet lorsque l'on ne dispose pas de bases scientifiques ni de preuves absolues.

À la différence de Platon, Aristote ne condamne pas la rhétorique comme une simple manipulation, au contraire, il en reconnaît la valeur sociale et politique. Dans sa *Rhétorique*, il montre que la persuasion possède méthode et rationalité, pourvu qu'elle soit guidée par des principes éthiques et fondée en raison. Chez Aristote, la rhétorique est une extension de la dialectique, toutes deux traitent du plausible et du contingent. Mais tandis que la dialectique examine rationnellement les opinions, la rhétorique cherche à mouvoir l'auditoire à travers elles (Aristote, 1937-1938).

Le discours persuasif, selon Aristote, repose sur trois éléments fondamentaux : le logos, qui représente l'argument rationnel et la structure logique du discours, l'ethos, qui exprime la crédibilité et le caractère de l'orateur et le pathos, qui correspond à la capacité de toucher les émotions et les dispositions du public. Ces trois piliers montrent que la persuasion n'est pas une technique arbitraire, mais un art qui conjugue raison, sens moral et sensibilité.

Ainsi, Aristote propose une synthèse remarquable, la rhétorique n'est pas l'opposé de la philosophie, mais son alliée pratique. Elle permet à la raison d'être efficace dans l'espace public en rendant possible la communication du vrai de manière accessible et convaincante. Régulée par l'éthique et la rationalité, la rhétorique cesse d'être un instrument de tromperie pour devenir un instrument de civilisation.

Ce faisant, Aristote achève le parcours inauguré par Socrate et systématisé par Platon. Si le premier découvrit l'importance du dialogue comme voie de connaissance de soi, et si le second éleva la dialectique au rang de science des Idées, le troisième rendit à la parole son pouvoir légitime de construire le consensus et d'orienter la vie collective. Chez Aristote, raison et persuasion cessent d'être des forces contraires, la philosophie trouve enfin l'équilibre entre la rigueur de la vérité et l'art de la communiquer.

La rhétorique est pour Aristote un art utile, plus précisément, elle est un moyen d'argumenter, à l'aide de notions communes et d'éléments de preuve rationnels, afin de faire admettre des idées à un auditoire. Elle a pour fonction de communiquer les idées, en dépit des différences de langage des disciplines. Aristote fonde ainsi la rhétorique comme science oratoire autonome de la philosophie.

Par ailleurs, Aristote va développer le système rhétorique, rassemblant l'ensemble des techniques oratoires. En distinguant trois types d'auditeurs, il distingue ainsi, dans la *Rhétorique*, trois « genres rhétoriques », chacun trouvant à s'adapter à l'auditeur visé et visant un certain type d'effet social : le délibératif qui s'adresse au politique et dont l'objectif est de pousser à la décision et à l'action

et qui a pour fin le « bien » ; le judiciaire qui s'adresse au juge et vise l'accusation ou la défense et qui a pour fin le « juste » ; le démonstratif ou « épидictique » qui fait l'éloge ou le blâme d'une personne et qui a pour fin le « beau » (Aristote, 1937-1938).

À chaque discours s'accordent une série de techniques et un temps particulier : le passé pour le discours judiciaire puisque c'est sur des faits accomplis que portent l'accusation ou la défense, le futur pour le délibératif, l'orateur envisage les enjeux et conséquences futures de la décision objet du débat, enfin le présent essentiellement mais aussi le passé et le futur pour le démonstratif, car il est question des actes passés, présents et des souhaits futurs d'une personne. Le mode de raisonnement varie aussi. Le judiciaire a le syllogisme rhétorique comme instrument principal, le délibératif privilégie l'exemple et l'épidictique met en avant l'amplification.

Conclusion :

L'itinéraire de la rhétorique dans la Grèce antique des sophistes à Aristote révèle la naissance d'une opposition entre le pouvoir de la parole et le souci de la vérité. Pour les sophistes, maîtres de la persuasion, la rhétorique était la forme suprême de la sagesse, car elle donnait à l'homme la capacité de dominer l'espace public et d'obtenir du prestige dans la démocratie athénienne.

Le savoir se mesurait non à ce qu'on découvrait, mais à ce qu'on parvenait à rendre convaincant. Socrate, toutefois, subvertit cette logique. Plutôt qu'enseigner à gagner des débats, il apprit à douter et à reconnaître l'ignorance comme point de départ du véritable savoir. Par la maïeutique et le dialogue, il rendit à la parole sa dimension éthique de telle sorte que parler non pour triompher, mais pour éclairer et conduire l'âme vers la vérité.

Platon donna à cette attitude une forme systématique. Dans sa philosophie, la rhétorique n'est légitime que subordonnée à la dialectique, c'est-à-dire lorsqu'elle sert la vérité et non l'apparence. Le discours persuasif, détaché du bien et du vrai, devient manipulation, une flatterie qui satisfait les sens et corrompt la raison. Pour le disciple de Socrate, le vrai orateur est celui qui connaît les âmes et les oriente vers le juste et le beau.

Avec Aristote, cet héritage atteint l'équilibre et la maturité. Le philosophe distingue avec précision trois modes du discours rationnel : la science, qui cherche le nécessaire, la dialectique, qui examine le probable et la rhétorique, qui persuade à propos du possible. Loin de rejeter la persuasion, Aristote lui reconnaît une fonction légitime dans la vie publique, pourvu qu'elle soit régulée par l'éthique et guidée par la raison. Ainsi, la parole, purifiée de son usage sophistique, redevient un instrument de civilisation le moyen par lequel la pensée communique le vrai et le juste d'une

manière accessible à tous. Quel est l'intérêt de cette réhabilitation de la rhétorique à l'époque contemporaine et en philosophie ? A l'époque contemporaine, la rhétorique se recentre sur l'argumentation et l'étude du discours. Dépassant son image d'art de la séduction, elle est devenue une discipline essentielle en science humaine. Ce renouveau est marqué par deux courants majeurs à savoir la nouvelle rhétorique initiée en 1958 par Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-tyteca ; ensuite la rhétorique générale par Roland Barthes, elle étudie la dimension argumentative et poétique des figures de style dans la communication de masse.

En philosophie la rhétorique joue un rôle fondamental en tant qu'instrument critique et art d'argumentation. Elle permet aux philosophes de structurer leur pensée, de réfuter les sophismes et de transmettre efficacement leurs idées pour convaincre au-delà de la simple démonstration.

Références bibliographiques

- Aristote, *Rhétorique*, traduit par Médéric Dufour, chez Budé 1937-1938
- Bayonas (A), *L'art politique d'après Protagoras*, Revue philosophique 157, 1967
- Bollack (J), *Les sophistes dans Athènes au temps de Périclès*, Paris, coll. Age d'or et réalités 1963
- Dupréel (E), *Les sophistes*, Protagoras, Gorgias, Prodicus, Hippias, Neuchâtel, Ed. du Griffon 1948
- Hegel(FWG), *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, Gilles Marmasse, Vrin, Paris 2000
- Marrou(H.I), *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, édition Seuil, 1948
- Platon, *Gorgias*, Garnier Flammarion, 1967, Hatier
- Platon, *Phèdre*, Trad. Luc Brisson, Paris, Garnier Flammarion, 1989
- Platon, *Protagoras*, Monique Canto, Paris 1990
- Poirier (JL), *Les Sophistes*, Trad. Française dans les présocratiques, Paris, Gallimard ; Coll. La Pléiade 1988
- Rossetti (L), *La Rhétorique des sophistes, Rhétorique de Socrate* dans Earchaia *sophistiké*, Athéna 1984
- Untersteiner (M) : *The Sophists*, réed. Vrin 1993